

L'anarchisme et Villiers de l'Isle-Adam

Hiroko KONISHI

Villiers de l'Isle-Adam ne se situe-t-il pas aux antipodes de l'anarchisme ? Malgré son aveu royaliste assez tard, après 1880, dix ans seulement avant sa mort, il a développé toute sa vie le thème de royauté, tantôt dans ses romans et ses drames comme *Isis* et *le Prétendant*, tantôt dans ses contes comme *l'Ancien et le Nouveau* et *l'Avertissement*. Dernier descendant d'une famille plus ancienne que le roi, il s'attachait tout naturellement à la monarchie, à n'importe quelle royauté, même lointaine ou imaginaire. Il se porta lui-même, dit-on, candidat au trône de Grèce. Celui qui rêve toujours de la souveraineté, éprouve-t-il de la sympathie pour l'anarchisme ? Cet article a pour but de chercher, dans les œuvres de Villiers, des idées politiques et sociales qui nous semblent plus ou moins anarchisantes.

I. L'antidémocratie

De 1892 à 1894, à l'époque du terrorisme anarchiste où s'est déroulée une série d'attentats, Mallarmé, dans la conférence intitulée « La Musique et les Lettres ¹⁾ », parle de l'Affaire Vaillant, un de ces attentats. Si nous réfléchissons au fait qu'une sorte de symbiose s'établit entre le symbolisme et l'anarchisme, ce n'est pas étonnant que Mallarmé manifeste sa sympathie pour ce dernier. Quant à Villiers, bien qu'il ne fut pas au courant de cet apogée de l'anarchisme arrivé après sa mort, il écrivit déjà en 1887 une œuvre sur ce sujet : *l'Etna chez soi*. L'auteur veut nous faire croire à la menace de l'anarchisme en nous montrant le procédé de fabrication d'une bombe. Là, on retrouve toujours la pédanterie pseudo-scientifique de Villiers, qui n'avait, en réalité, aucune

1) Le 1^{er} et le 2 mars 1894.

formation scientifique. Sous-titré « l'Épilogue des Histoires insolites » et dédié « aux mauvais riches », ce conte achèvera le dessein du recueil entier. Dans le prologue allégorique, *Le Plagiaire de la foudre*, l'auteur se moque des perroquets-imitateurs, c'est-à-dire des plunitifs qui chassent le grand art. Il voulait d'abord prendre sa revanche personnelle sur les plagiaires dont il a beaucoup souffert, mais ici se cache en même temps une intention politique. Villiers condamne et punit les perroquets-républicains qui, tout en répétant leur devise révolutionnaire, ne pratiquent que leur despotisme par la majorité et n'admettent pas l'originalité de l'individu. Cette allusion discrète à la démocratie égalitaire, mais médiocre, sera remplacée dans l'épilogue par l'attaque vive ²⁾. L'auteur s'attend, même avec illusion, à ce que les anarchistes ébranlent et puis détruisent la société bourgeoise protégée par la loi. Il est clair que la démocratie est l'ennemi commun des anarchistes et de Villiers. L'antidémocratie de ce dernier se manifeste un peu partout dans ses œuvres, et surtout dans un des fragments d'*Axël*, où il développe ses arguments de manière assez détaillée.

Ces pages, totalement disparues des textes de l'édition originale, sont les conversations entre Axël et le commandeur Kaspar sur les idées révolutionnaires. L'auteur n'a pas encore bien ordonné ses réflexions dialoguées. Malgré son but de montrer le désaccord entre le vieux noble imbu de préjugés sociaux et le jeune noble plus ouvert, les deux personnages ne sont pas diamétralement opposés. Kaspar destiné à être le personnage repoussoir, se montre partiellement comme interprète de l'auteur. Les longues considérations en état d'ébauche laissent entrevoir ses propres idées à l'égard de la Révolution.

Suivant sa technique habituelle de l'ironie, il déguise ses injures par un étalage de fausses louanges :

— Liberté. Egalité. Fraternité. Conscience. Justice. Examen. Enseignement. Lumière. Et marchons à la Découverte, entre deux déluges... Quant aux religions, plus d'histoire de croque-mitaines. (...) Développements de

2) « Ce n'est pas quatre-vingts bourgeois, c'est TOUS LES BOURGEOIS qu'il s'agirait de trouver le moyen d'exterminer. » (*Œuvres Complètes II*, Bibliothèque de la Pléiade, 1986, p.337) « La capitale, dominant, de son innombrable clameur, le roulis des voitures et les sifflets des trains en partance, est devenue, en un quart d'heure, presque pareille à Sodome sous le feu du Ciel. » (*Ibid.*, p.350)

chacun suivant sa nature et ses forces, sous la protection des lois égales pour tous, et selon l'équilibre des libertés de tous. Etc. Etc. — La science escalade les cieux, comme du temps de Babel. On veut réaliser l'Atlantide dans l'humanité future. (...) Le libre progrès ; les libres recherches de la science. Irradiation de plus en plus générale du travail, du bien-être et de la science. Libre développement de chacun, selon ses activités, son idéal, son utilité sociale, sous la protection de la Loi devenue égale pour tous. Recherches libres de la Pensée. Résultat : Conscience. Progrès. Découvertes. Lumière ! Concorde ! Amour ³⁾ !

L'Égalité consiste à remarquer que le ciron et le lion sont égaux. Ce qui est fort exact en tant qu'animaux. En tant qu'individu on fait bon marché des nuances qui les distinguent l'un de l'autre. Tout est identique dans la nature, mais tout se distingue dans l'absolu. C'est ainsi que plusieurs personnes ont décrété que tous les hommes étaient égaux. Ceci flattant les imbéciles, l'opinion fut partagée par le plus grand nombre ; elle forma vite une sorte de courant magnétique duquel il est difficile de se préserver aujourd'hui. — Je trouve cependant fort injuste que tel individu naisse avec une intelligence plus puissante que son voisin ; et, cependant, sans cela plus d'humanité. Le moyen d'égaliser les intelligences ? — Et quand même il pourrait être découvert, il n'y aurait plus personne ce jour-là, il y aurait la masse informe d'un gras polype, roulant, comme Polyphème, ou Cacus, ou Argus, un même regard de Cyclope ou de monstre ou d'espion dans plusieurs yeux ⁴⁾.

Ces injures de principe révolutionnaire sortent de la bouche du vieux noble qui croit en la supériorité de sa classe. Mais il dénonce, avec justesse, l'antinomie insoluble de la démocratie ; c'est-à-dire « l'antagonisme irréductible qui existe entre l'originalité de l'individu et la démocratie égalitaire et universaliste ⁵⁾ ».

3) Drougard, « Fragments manuscrits d'Axël », *Revue des Sciences humaines*, janvier-mars 1955, p.57.

4) *Ibid.*, pp.59-60.

5) Henri Arvon, *L'Anarchisme*, Collection « Que sais-je ? », Presses Universitaires de France, 1951, p.70.

Remarquons les significations diverses du mot « humanité » dans ses considérations. Elles reflètent exactement cet antagonisme irréductible entre les exigences libérales et égalitaires. Dans la première citation, « l'humanité future » signifie tout simplement les humains en tant que collectivité. Dans la deuxième citation, cependant, le mot « humanité » dans « sans cela plus d'humanité » se rattache à l'idée de la personnalité ou de l'originalité, qui distingue tel individu de son voisin.

Le mot « humanité » s'emploie, ailleurs, comme équivalent du mot « humanitarisme ». Kaspar, en voyant Axël s'inquiéter au sujet des serviteurs, lui reproche sa générosité, cette idée de l'humanité qui a fait perdre, dit Kaspar, aux gentilhommes leurs prérogatives. Il parle, d'autre part, d'un gentilhomme dans Paris qui, « au lieu de mitrailler la populace en émeute, lui a ouvert la porte de la Bastille⁶⁾ ». A son avis, c'est à cause des mésalliances que les gentilhommes de France, « bonne race de chevaliers », en viennent à avoir « ces idées de révolte⁷⁾ ». La démocratie fournit un champs d'activité illimité à tous les individus. Elle laisse faire ce qu'on veut « selon ses instincts, son métier, son entendement⁸⁾ », etc. Axël répond à cet argument : « donc, l'homme peut tout ! même devenir l'humanité en chacun de ses points. Je ne vois pas d'inconvénients à cela⁹⁾. » Ces emplois ironiques du mot « humanité » viennent de la méfiance de l'auteur envers la démocratie menteuse, envers les « républicains » qui, « tout en disant Humanité, Egalité ! ... ne traduisent que le besoin d'abaisser toute élévation humaine au niveau de la leur¹⁰⁾ ». Il viennent, autrement dit, de la croyance de l'auteur à la noblesse, à la « race pure et haute, héroïque¹¹⁾ » qui est un héritage ou une hérédité et aussi de sa croyance au génie. Pour Villiers, « les hommes de génie sont l'expression suprême de l'Humanité, en sa plus haute acception¹²⁾. »

Ainsi, il est indéniable que dans ces fragments, Kaspar exprime, malgré son préjugé de classe, l'idée villiérienne contre l'uniformité et la médiocrité de

6) Drougard, *art. cit.*, p.58.

7) *Ibid.*, p.59.

8) *Ibid.*

9) *Ibid.*

10) *Reliques* (éd. P.-G. Castex), Corti, 1954. p.53.

11) *Ibid.*, p.51-52.

12) *Ibid.*, p.50.

la démocratie qui égarent le peuple et l'amènent même au totalitarisme.

II. Qu'est-ce que l'anarchisme ?

A part ces œuvres où l'aversion envers les bourgeois-républicains était plus ou moins dissimulée, il existe un fragment intitulé « L'Ecraseuse » où Villiers dénonce l'inégalité sociale avec une expression assez franche et violente :

Etre milliardaire, cent-millionnaire, — dix-millionnaire, — appartenir à la foule innombrable des millionnaires, c'est-à-dire porter dans ses yeux maudits le reflet des quatre-vingt-trois mille suicides annuels de ceux qui ne peuvent pas vivre, grâce à la pléthore des autres, — et tirer de ces quatre-vingt-trois mille assassinats à l'étouffée toute son honorabilité !

L'heure s'allume, qui viendra ! L'écraseuse, avec ses explosifs puissants, son indifférence, — et une loi sur le droit de l'Humanité. Vivre au milieu de peuples où ces milliardaires, cent millionnaires etc., sont tolérés, ne sont pas distraitemment assommés et jetés au dépotoir, c'est vivre déshonoré, dégradé du nom réel d'homme¹³⁾.

Ce qui attire Villiers dans l'anarchisme, est-ce son aspect négatif et destructif qui répudie toute idée de l'autorité par l'action vigoureuse ? Ce qui constitue l'essence de l'anarchisme, c'est, en un mot, la défense de l'autonomie individuelle. De là, une lutte acharnée est déclenchée contre l'Etat, contre l'Eglise, contre toutes ces « aliénations » qui contrarient le plein épanouissement de l'individu. L'Etat est destiné à avoir un certain droit de contrainte, à titre de défense des libertés individuelles. C'est une nécessité qui résulte de la co-existence des personnes : alors, comment concilier la liberté de tout avec la liberté individuelle ? La société bourgeoise qui justifie les individualismes et les égoïsmes ne se concilie pas avec l'Etat, d'autant plus que ce dernier s'efforce d'harmoniser les buts de l'individu avec ceux de la collectivité. La société bourgeoise est, en réalité, dominée par l'inégalité sociale et par l'esclavage économique, tandis que l'organisation politique repose, en principe, sur la devise

13) *Nouvelles Reliques* (éd. P.-G. Castex et J.-M. Bellefroid), Corti, 1968, p.41.

révolutionnaire. Les anarchistes qui trouvent intolérables ces injustices de la vie sociale, toujours favorables aux classes privilégiées, rejettent en bloc toute forme d'Etat, même toute forme démocratique, y compris le gouvernement du peuple par le peuple. Ils n'admettent aucun effort pour corriger la démocratie, ni pour surmonter ce dualisme de la société et de l'Etat. Ils choisissent de reconstruire la société sans Etat suivant leurs principes ultra-étatiques. Car, les pouvoirs exercés par les privilégiés spoliateurs pour leurs seuls intérêts sont fatals dans n'importe quelle organisation étatique. Les privilèges corrompent les gouvernants. Mais ce qui est à blâmer, n'est-ce pas l'optimisme de la foule versatile qui accueille ces gouvernants chaque fois avec enthousiasme ? C'est exactement l'accusation que l'auteur de *Vox Populi* résume dans les douze syllabes du mendiant : « Prenez pitié d'un pauvre aveugle, s'il vous plaît. » Cet alexandrin est énoncé six fois comme un refrain durant les bouleversements politiques après la Révolution. Villiers n'oublie pas d'ironiser sur l'Etat :

Tout ce monde, n'était-ce pas son prochain ? Les passants en joie, n'étaient-ce pas ses frères ? A coup sûr, Espèce humaine ! D'ailleurs, cet hôte du souverain portail n'était pas dénué de tout bien : l'Etat lui avait reconnu le droit d'être aveugle. Propriétaire de ce titre et de la respectabilité inhérente à ce lieu des aumônes sûres qu'officiellement il occupait, possédant enfin qualité d'électeur, c'était notre égal, — à la Lumière près¹⁴⁾.

III. Villiers est-il pour le peuple ?

N'importe quel Etat, qu'il soit impérial, républicain, ou royal, spolie et asservit le peuple. Cependant, c'est ce peuple « aveugle », « éternelle race d'esclaves¹⁵⁾ », qui a quand même besoin d'un objet de fanatisme, que ce soit Robespierre ou Napoléon. Villiers, pessimiste, perce le mécanisme de ce phénomène social ainsi que celui de la duperie odieuse de la bourgeoisie. Est-il pour le peuple donc ? Ses écrits anarchisants étaient vengeurs. Ils sont motivés par la rancune de la classe noble après la Révolution. Plus tard, ses héros négligent

14) *E.C.I.*, p.562.

15) *Ibid.*, p.1349.

tous les liens terrestres qui ne les intéressent plus, indifférents à la lutte des classes. Dans leur maison héréditaire, ils sont « résolus à l'égoïsme d'un seuil strictement ignoré et strictement fermé¹⁶⁾ ». Ils sont résolus à l'inaction aussi ? C'est Axël qui se montre assez révoltant contre l'État qui trouble la paix et le silence de son territoire. Il s'agit ici, nous semble-il, d'une révolte personnelle et intérieure contre les autorités, contre les puissances oppressives. Axël se méfie de la « probité » de l'État et s'indigne de l'immoralité et de la corruption des gouvernants, y compris son cousin Kaspar :

L'intérêt de tous ! But généreux, dont, au cri des siècles, les princiers spoliateurs sanctionnèrent, par tous pays, les exactions de leur bon plaisir et qui permet encore d'extorquer la bénédiction des plèbes en les dépouillant froidement au nom même de leurs intérêts. — Non, je n'ai pas à convier au pillage, ici, les champions ordinaires « des intérêts de tous »¹⁷⁾.

Il dénonce même les princes. Fier de l'honneur passé de sa famille, il pousse son aristocratie hautain jusqu'à s'opposer même au roi. Il regrette la race « pure et haute, héroïque » dont l'esprit ne se sclérose pas et le cœur ne s'endurcit pas, ou la seigneurie qui fait preuve, par ses actes nobles, de générosité et de hardiesse. La tendance anarchisante chez Villiers, c'est, en un mot, un dédain absolu pour n'importe quelle forme politique actuelle, sauf la souveraineté idéale, perdue ou imaginaire. Même s'il applaudit aux exploits anarchistes, même s'il tient à l'autonomie individuelle, il est foncièrement aristocrate. Son individualisme va de pair avec son aristocratie hautain et ne se concilie pas avec l'anarchisme qui souhaite le plein épanouissement de tous les individus. Il est trop individualiste et trop pessimiste pour croire en la solidarité du peuple. Si « l'anarchisme traduit la réaction de l'homme du XIX^e siècle à qui on a fait entrevoir le mirage de la liberté et qui estime d'autant plus révoltantes les injustices de la vie sociale dont il souffre¹⁸⁾ », un Villiers anarchiste serait un railleur traduisant, lui aussi, cette réaction, mais de façon ironique et

16) *La Maison du Bonheur*, (E.C.II., p.281.

17) (E.C.II., p.615.

18) Henri Arvon, *L'Anarchisme*, p.10.

amère. Un autre Villiers anarchiste serait, paradoxalement, un réactionnaire, un rêveur vivant dans la nostalgie de l'édifice harmonieux du Temps de la féodalité où n'existait pas encore le dualisme moderne de la société et de l'Etat.

(鳥取大学非常勤講師)